Revue d'histoire du XIXe siècle
Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

44 | 2012
L'Italie du Risorgimento. Relectures

Mémoires publiques du Risorgimento dans l'Italie libérale. Un parcours historiographique

Public remembrances of the Risorgimento in Liberal Italy. A historiographic survey.

Öffentliche Erinnerungen an das Risorgimento im liberalen Italien. Eine historiographische Bestandsaufnahme

Massimo Baioni

Traducteur : Marie-Amélie Bardinet

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rh19/4245
DOI : 10.4000/rh19.4245
ISSN : 1777-5329

Éditeur
La Société de 1848

Édition imprimée
Date de publication : 30 septembre 2012
Pagination : 151-161
ISSN : 1265-1354

Référence électronique
Massimo Baioni, « Mémoires publiques du Risorgimento dans l'Italie libérale. Un parcours historiographique », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 44 | 2012, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/rh19/4245 ; DOI : 10.4000/rh19.4245

Tous droits réservés

Revue d'histoire du XIXe siècle, n° 44, 2012/1, pp. 151-161

MASSIMO BAIONI

Mémoires publiques du Risorgimento dans l'Italie libérale. Un parcours historiographique

« Pour les Italiens, l'attitude adoptée à propos du Risorgimento comporte toujours – et peut-être encore pour longtemps – un choix sans équivoque qui précède toute évaluation historiographique »[1]. C'est ce qu'écrivait en 1943 Leone Ginzburg, en référence à l'importance, pour les fascistes comme pour les antifascistes, du rapport au Risorgimento. En réalité, ces paroles prolongeaient un débat beaucoup plus ancien, remontant aux années qui suivirent la naissance du royaume d'Italie (1861), relatif au processus de formation de l'État unitaire, opposant les institutions, les mouvements politiques et les intellectuels.

La portée du Risorgimento a longtemps été considérée à travers le prisme unique de ses interprétations historiographiques[2]. En revanche, la recherche s'est peu intéressée aux efforts entrepris par les régimes successifs pour faire du Risorgimento le pivot des commémorations et de la conscience nationale. Depuis une vingtaine d'années, le terrain de la mémoire publique du Risorgimento a toutefois commencé d'être exploré dans des travaux qui ont analysé les images, les représentations et les rituels mobilisés par les « trois états » successifs de l'Italie contemporaine (la monarchie libérale, la dictature fasciste et la démocratie républicaine)[3] pour asseoir leur légitimité et affermir le sentiment national[4].

La mémoire du Risorgimento est au cœur de quelques ouvrages qui couvrent l'ensemble de l'histoire contemporaine de l'Italie[5] ; elle est aussi

* Traduit de l'italien par Marie-Amélie Bardinet

1. Leone Ginzburg, « La tradizione del Risorgimento », *in* Leone Ginzburg, *Scritti*, Torino, Einaudi, 1964, p. 114.

2. *Cf.* Walter Maturi, *Interpretazioni del Risorgimento. Lezioni di storia della storiografia*, Torino, Einaudi, 1962 ; Lucy Riall, *Il Risorgimento. Storia e interpretazioni*, Roma, Donzelli, 1997 ; Ester Capuzzo [dir.], *Cento anni di storiografia sul Risorgimento, Atti del LX congresso di storia del Risorgimento italiano (Rieti, 18-21 octobre 2000)*, Roma, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 2002.

3. Massimo L. Salvadori, *L'Italia e i suoi tre stati. Il cammino di una nazione*, Roma-Bari, Laterza, 2011.

4. Pour un aperçu général *cf.* Massimo Baioni, *Risorgimento conteso. Memorie e usi pubblici nell'Italia contemporanea*, Reggio Emilia, Diabasis, 2009 ; Maurizio Ridolfi, « Risorgimento », *in* Mario Isnenghi [dir.], *I luoghi della memoria. Simboli e miti dell'Italia unita*, Roma-Bari, Laterza, 2010 [1996], p. 3-47.

5. *Il mito del Risorgimento nell'Italia unita, Atti del convegno (Milano, 9-12 novembre 1993), Il Risor-*

présente dans plusieurs grandes fresques collectives consacrées à d'autres aspects cruciaux de l'histoire nationale[6]. Cependant, la plupart des études ont concentré leur attention sur la période qui s'étend de la proclamation du royaume d'Italie (1861) au cinquantenaire de l'Unité (1911), et ce choix n'est pas surprenant. Cette séquence chronologique correspond en effet à celle de la fondation et de l'intégration des mythes du Risorgimento dans la mémoire publique de la nation et dans les stratégies de pédagogie patriotique[7]. Certes, la référence au Risorgimento n'a pas disparu au lendemain de la Première Guerre mondiale. Elle a même constitué un élément fondamental de la politique mémorielle, tant pour l'État fasciste que pour l'État républicain. Mais après 1918, la mémoire du Risorgimento a été concurrencée dans le discours public sur le passé par d'autres références – la Grande Guerre, le fascisme, la Résistance – qui elles-mêmes ont d'ailleurs contribué à façonner de nouvelles lectures du Risorgimento[8].

*

Institutions et pédagogie patriotique du Risorgimento dans l'Italie libérale

Dans un essai très dense de 1988, Silvio Lanaro parlait de « défaut de halo religieux » autour de la monarchie de Savoie et de son incapacité à « faire naître la vénération et à occuper une place éminente dans l'imaginaire de masse »[9]. Simonetta Soldani et Gabriele Turi signalaient aussi « une prudence étonnante dans l'encouragement de formes de participation collective, même de type bonapartiste, au culte de la nation et de la patrie : ces formes qui trouvaient dans les fêtes civiles, dans les programmes scolaires ou dans les monuments leurs points de force pour une intégration nationale fondée sur des moments symboliques de remarquable intensité émotive »[10]. La nature éli-

gimento, n° 1-2, 1995 ; Fiorenza Tarozzi et Giorgio Vecchio [dir.], *Gli italiani e il tricolore. Patriottismo, identità nazionale e fratture sociali lungo due secoli di storia*, Bologna, Il Mulino, 1999 ; Albert Russell Ascoli et Krystyna von Henneberg (ed.), *Making and Remaking Italy. The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford-New York, Berg, 2001.

6. *Cf.* Simonetta Soldani et Gabriele Turi [dir.], *Fare gli italiani. Scuola e cultura nell'Italia contemporanea*, Bologna, Il Mulino, 1993, 2 volumes ; Mario Isnenghi [dir.], *I luoghi della memoria*, Roma-Bari, Laterza, 1996-1997, 3 volumes ; Mario Isnenghi [dir.], *Gli Italiani in guerra. Conflitti, identità, memorie dal Risorgimento ai nostri giorni*, Torino, Utet, 2008-2009, 5 volumes ; Oliver Janz et Lutz Klinkhammer [dir.], *La morte per la patria. La celebrazione dei caduti dal Risorgimento alla Repubblica*, Roma, Donzelli, 2008.

7. Fabrizio Dolci [dir.], *Effemeridi patriottiche. Editoria d'occasione e mito del Risorgimento nell'Italia unita (1860-1900). Saggio di bibliografia*, Roma, Biblioteca di storia moderna e contemporanea, 1994.

8. Pour d'autres indications bibliographiques, *cf.* Massimo Baioni, *Risorgimento in camicia nera. Studi, istituzioni, musei nell'Italia fascista*, Torino-Roma, Carocci, 2006 et Massimo Baioni, *Risorgimento conteso…*, *op. cit.*

9. Silvio Lanaro, *L'Italia nuova. Identità e sviluppo, 1861-1988*, Torino, Einaudi, 1989, p. 149.

10. Simonetta Soldani et Gabriele Turi, « Introduzione », *in* Simonetta Soldani et Gabriele Turi [dir.], *Fare gli italiani…*, *op. cit.*, volume 1, p. 19.

tiste de l'État libéral est à l'origine du peu d'implication de larges couches de la société dans le processus de nationalisation. Cependant, depuis les travaux importants de Bruno Tobia et Umberto Levra[11], l'historiographie a montré que la période 1861-1911 est plus riche et structurée qu'il n'y paraissait. Les différents acteurs présents sur la scène politique de la nation ont interrogé de façon décisive « l'alphabétisation patriotique » qui nouait ensemble des objectifs de légitimation, d'autoreprésentation et d'éducation politique, *in primis* la monarchie, dans une phase marquée en Europe par la transformation du souverain « d'une figure magique et sacrale investie de la grâce divine à un organe de l'État pensé comme une personne juridique »[12]. Catherine Brice et d'autres historiens ont mis en évidence la forte présence de la monarchie dans le circuit des commémorations nationales et dans l'imaginaire plus générique du Risorgimento[13]. Il suffit de penser aux pèlerinages sur le tombeau de Victor Emmanuel II au Panthéon de Rome, ou au grand monument consacré au roi (le Vittoriano), dont l'histoire longue et contrastée (commencé en 1885, il fut inauguré en 1911 seulement) peut être vue comme une métaphore de la narration du Risorgimento et de son évolution[14]. Outre l'école et l'armée[15], la politique des monuments et des fêtes civiles, les musées historiques, la musique, le théâtre et la rhétorique de célébration contribuent au processus de nationalisation, en bref tout ce qui dans l'Europe du XIX^e^ siècle structure le système rituel d'occupation symbolique des espaces urbains et son insertion dans l'organisation de la mémoire publique.

Un premier acquis de ces travaux concerne la périodisation. La volonté d'instaurer une religion civile fondée sur le mythe laïque du Risorgimento fut particulièrement affirmée dans les années de l'ascension de la Gauche historique (1876), puis à l'époque de Crispi, qui se termina par la défaite coloniale d'Adoua (1896). La fréquence des références au Risorgimento fut proportionnelle à la crise qui minait les structures encore fragiles du jeune État national, aux prises avec les nombreux problèmes qui suivirent l'unification, des tensions avec l'Église catholique à la question méridionale, de l'analphabétisme à la place de l'Italie sur la scène internationale.

11. Bruno Tobia, *Una patria per gli italiani. Spazi, itinerari, monumenti nell'Italia unita (1870-1900)*, Roma-Bari, Laterza, 1991 ; Umberto Levra, *Fare gli italiani. Memoria e celebrazione del Risorgimento*, Torino, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1992.

12. Ilaria Porciani, *La festa della nazione. Rappresentazione dello Stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologna, Il Mulino, 1997, p. 155.

13. Catherine Brice, *Monarchie et identité nationale en Italie (1861-1900)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010 ; Francesco Luciani, « La « monarchia popolare ». Immagine del re e nazionalizzazione delle masse negli anni della Sinistra al potere (1876-1891) », *Cheiron*, n° 25-26, 1996, p. 141-188.

14. Catherine Brice, *Monumentalité publique et politique à Rome. Le Vittoriano*, Rome, École française de Rome, 1998 ; Bruno Tobia, *L'altare della patria*, Bologna, Il Mulino, 1998.

15. *Cf.* Simonetta Soldani, « Il Risorgimento a scuola: incertezze dello Stato e lenta formazione di un pubblico di lettori », *in* Ennio Dirani [dir.], *Alfredo Oriani e la cultura del suo tempo*, Ravenna, Longo, 1985, p. 133-172 ; Marco Mondini, « La nazione di Marte. Esercito e *nation building* nell'Italia unita », *Storica*, n° 20-21, 2001, p. 209-245.

Dans ce nouveau cadre général, les hommes de la Gauche historique (pour la plupart d'anciens partisans de Mazzini et d'anciens garibaldiens) ont considéré le Risorgimento à la fois comme un vecteur de légitimation des institutions et comme un rempart contre les risques de dislocation du pays. Cependant, pour faire du Risorgimento le mythe fondateur de l'État unitaire, il fallait dépasser la représentation essentiellement dynastique de l'histoire récente, dominante après 1861. La récupération et l'intégration de la tradition démocratique ont donc répondu à la nécessité d'élargir le spectre des références symboliques de la nation, afin d'offrir aux nouveaux électeurs, après la réforme de 1882, une vision du passé au sein de laquelle ils pouvaient se reconnaître.

L'interprétation consensuelle du Risorgimento qui s'est alors imposée a laissé une empreinte durable dans la mémoire publique. En atténuant les contrastes entre les différents protagonistes du Risorgimento, elle soulignait la convergence « providentielle » entre la monarchie, la diplomatie et la révolution, vers la solution unitaire. Les représentations iconographiques de la rencontre de Teano sont caractéristiques de cette interprétation : Victor-Emmanuel, Garibaldi, Cavour et Mazzini y sont représentés bras dessus, bras dessous ou en train de jouer aux cartes, entre amis, au paradis. Il s'agit là d'une inflexion importante dans le récit national : la monarchie de Savoie n'est plus l'unique objet de célébration, même si elle conserve un rôle central dans cet univers symbolique national, comme le confirme l'ascension difficile de Mazzini dans le panthéon patriotique[16], qui ne s'acheva pas avant l'époque de Giolitti et fut aussi utilisée à des fins conservatrices[17].

La mort de Garibaldi le 2 juin 1882 constitue le tournant décisif qui a rendu possible l'installation et la diffusion de la nouvelle image du Risorgimento. Avec un sens aigu de l'opportunité, le groupe modéré se hâta de disputer aux démocrates l'héritage politique de la tradition garibaldienne. Le Garibaldi rebelle se trouva dilué dans l'image du « révolutionnaire discipliné »[18], héros de la patrie, prêt à s'incliner face aux exigences nationales incarnées par la politique monarchiste. Le Sicilien Francesco Crispi est un acteur essentiel de la fabrique de cette pédagogie patriotique[19]. Avant de devenir monarchiste, il avait été un fervent partisan de Mazzini et de Garibaldi. Il percevait le Risorgimento avec une sorte d'« intuition infaillible pour la force entraînante des mythes »[20]. Il visait à « sanctifier une histoire qui remonte tout

16. Maurizio Ridolfi, « Mazzini », *in* Mario Isnenghi [dir.], *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 3-23.

17. Michele Finelli, *Il monumento di carta. L'Edizione Nazionale degli Scritti di Giuseppe Mazzini*, Villa Verrucchio (Rimini), Pazzini, 2004 ; Pietro Finelli, «"È divenuto un Dio". Santità, Patria e Rivoluzione nel "culto di Mazzini" », *in* Alberto M. Banti et Paul Ginsborg [dir.], *Storia d'Italia*, *Annali 22. Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, p. 665-695 ; Simon Levis Sullam, *L'apostolo a brandelli. L'eredità di Mazzini tra Risorgimento e fascismo*, Roma-Bari, Laterza, 2010.

18. Mario Isnenghi, *Garibaldi fu ferito. Il mito, le favole*, Roma, Donzelli, 2010.

19. Christopher Duggan, *Creare la nazione. Vita di Francesco Crispi*, Roma-Bari, Laterza, 2000.

20. Lanaro, *L'Italia nuova…, op. cit.*, p. 152-153.

juste à hier »[21] et à fixer « dans l'imaginaire collectif les institutions nées du Risorgimento »[22] afin d'instaurer une interprétation nationale et populaire du Risorgimento. La monarchie et le peuple, consacrés par les plébiscites de 1860, devenaient les piliers de l'État-nation et de la nouvelle identité nationale. Dans une phase où les tensions sociales devenaient de plus en plus aiguës, cette lecture du Risorgimento fut aussi conçue comme un instrument « pour légitimer sur le plan des idées une hégémonie et une politique, et pour créer le consensus, en opposant, en plus des états de siège et d'autres moyens, la barrière de l'histoire et des mémoires sacrées et récentes de la patrie à la délégitimation mise en avant par les classes populaires en mouvement et par leurs porte-parole politiques »[23].

Les implications de cette opération furent multiples. La sacralisation laïque de la patrie ne pouvait se passer de symboles et de rituels. Les langages et les liturgies de la nation ont ainsi puisé leur inspiration dans le répertoire des images et des codes de la tradition catholique[24]. Martyrs et héros, pèlerinages, cultes et vénération de reliques ont été au centre d'« un réseau de discours riche de renvois et d'un nombre infini de jeux de miroirs »[25] qui a pu se traduire, dans le cas de Garibaldi, par des accès d'enthousiasme religieux[26]. Les villes italiennes devinrent le théâtre d'une mise en scène de l'histoire de la patrie centrée sur l'exaltation édifiante d'un Risorgimento conciliateur. Les noms de rues et de places[27], les statues de Victor Emmanuel II et de Garibaldi[28], les salles des premiers musées du Risorgimento[29] exprimaient l'urgence de faire converger imaginaire dynastique et imaginaire démocratique et garibaldien. Dans un présent toujours marqué par de profondes déchirures, cet effort pour édifier un passé commun et partagé où dominent la solidarité patriotique et l'abnégation héroïque était particulièrement visible dans les manuels scolaires, les écrits de Giosuè Carducci et ceux de Edmondo De

21. *Ibidem*, p. 153.

22. Umberto Levra, *Fare gli italiani…, op. cit.*, p. 306.

23. *Ibidem*, p. 353.

24. Arianna Arisi Rota, Monica Ferrari, Matteo Morandi [dir.], *Patrioti si diventa. Luoghi e linguaggi di pedagogia patriottica nell'Italia unita*, Milano, Angeli, 2009.

25. Alberto M. Banti, *La memoria degli eroi*, *in* Alberto M. Banti et Paul Ginsborg [dir.], *Storia d'Italia*, *Annali 22. Il Risorgimento…, op. cit.*, p. 663. *Cf.* aussi le volume *Pédagogie et liturgie nationale dans l'Italie post unitaire*, *Mélanges de l'École Française de Rome. Italie et Mediterranée*, tome 109, n° 1, 1997.

26. *Cf.*, entre autres, Lucy Riall, *Garibaldi. Invention of a Hero*, New Haven et London, Yale University Press, 2007 ; Dino Mengozzi, *Garibaldi taumaturgo. Reliquie laiche e politica nell'Ottocento*, Manduria-Bari-Roma, Lacaita, 2008.

27. Sergio Raffaelli, « I nomi delle vie », *in* Mario Isnenghi [dir.], *I luoghi della memoria. Simboli e miti dell'Italia unita…, op. cit.*, p. 219-223.

28. Lars Berggren et Lennart Sjöstedt, *L'ombra dei grandi. Monumenti e politica monumentale a Roma (1870-1895)*, Roma, Artemide, 1996 ; Ilaria Porciani, « Stato, statue, simboli : i monumenti nazionali a Garibaldi e a Minghetti del 1895 », *Annale ISAP*, n° 1, 1993, p. 211-242. Sur Turin *cf.* Cristina Lanfranco, « L'uso politico dei monumenti. Il caso torinese fra 1849 e 1915 », *Il Risorgimento*, n° 2, 1996, p. 207-273.

29. Massimo Baioni, *La « religione della patria ». Musei e istituti del culto risorgimentale (1884-1918)*, Treviso, Pagus, 1994.

Amicis (1886) qui, avec *Cuore*, propose un véritable catéchisme laïque de la nation[30].

Conflits de mémoires, jeux d'échelles et associationnisme

Tandis que de nombreux travaux ont éclairé les stratégies officielles de commémoration patriotique et de consolidation de la mémoire publique du Risorgimento, celles développées par la gauche de l'éventail politique n'ont pas encore été étudiées d'aussi près. Pourtant, les milieux du radicalisme démocratique qui se reconnaissaient dans la figure de Mazzini ou dans celle de Garibaldi, captée par l'hagiographie officielle, n'ont pas tardé à organiser des cultes patriotiques parallèles[31].

Dans le contexte de la crise de la fin du siècle, marquée par de fortes tensions sociales et par des tentations autoritaires, ces manifestations ont été à la fois l'expression d'une opposition frontale et d'une mémoire divisée[32]. L'Italie monarchique se mettait en scène pendant la fête du *Statuto* ou à l'occasion de la fête du 20 septembre (fête civile depuis 1895), anniversaire de la prise de Rome et de la fin du pouvoir temporel de l'Église (1870)[33]. En revanche, dans les zones où les cultures démocratiques étaient fortement enracinées, telle la Romagne républicaine, un calendrier patriotique autonome investissait l'espace public. L'affirmation d'une identité antagoniste à celle de la monarchie libérale passait notamment par la commémoration annuelle de la proclamation de la République romaine de 1849 (9 février), par la célébration laïque de la saint Giuseppe (19 mars), en l'honneur de Mazzini et Garibaldi, ou encore par l'organisation de festivités aux dates anniversaires de la mort de Mazzini (10 mars) et de Garibaldi (2 juin).

De même, les « autres » Italies, la socialiste et la catholique, mériteraient un traitement plus approfondi. Dans le cas des socialistes par exemple, il semble que les points de convergence avec la mémoire « officielle » du Risorgimento aient été plus nombreux que ne le laisserait supposer la dimension internationaliste des journées canoniques du calendrier socialiste (le premier mai ou l'anniversaire de la Commune de Paris)[34]. Il en est de même pour les

30. Cf. Laura Fournier-Finocchiaro, *Giosuè Carducci et la construction de la nation italienne*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006 ; Gilles Pécout, « Le livre Cœur : éducation, culture et nation dans l'Italie libérale », *in* Edmondo De Amicis, *Le livre Cœur*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2001, p. 357-483.

31. Franco Della Peruta, « Il mito del Risorgimento e l'estrema sinistra dall'Unità al 1914 », *Il Risorgimento*, n° 1-2, 1995, p. 32-70 ; Fulvio Conti, *L'Italia dei democratici. Sinistra risorgimentale, massoneria e associazionismo fra Otto e Novecento*, Milano, Angeli, 2000.

32. Simonetta Soldani, « Il silenzio e la memoria divisa. Rispecchiamenti giubilari nel Quarantotto italiano », *in* Renato Camurri [dir.], *Memoria, rappresentazioni e protagonisti del 1848 italiano*, Sommacampagna (Verona), Cierre, 2006, p. 97-126.

33. Guido Verucci, *Il XX settembre*, in Mario Isnenghi [dir.], *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita…, op. cit.*, p. 87-100.

34. Marco Fincardi, « Le bandiere del « vecchio scarpone ». Dinamiche socio-politiche e appropria-

catholiques. Certes, l'hostilité prolongée de l'Église à l'égard de l'État libéral se traduisit par une forte aversion face aux rituels patriotiques et à la formation d'une conscience nationale se réclamant du libéralisme laïque. Toutefois, au tournant du siècle et à l'époque de Giolitti, la constitution d'alliances entre cléricaux et modérés dans la gestion du pouvoir municipal a contribué à atténuer les critiques catholiques à propos du Risorgimento, aboutissant à une recomposition significative à l'occasion de la campagne coloniale pour la conquête de la Libye (1911-12)[35].

Parler d'antagonismes mémoriels à propos du Risorgimento conduit à poser la question du rapport entre l'échelle nationale et l'échelle locale[36]. En Italie, les manifestations de pédagogie patriotique et les rituels du Risorgimento furent particulièrement décisifs à la périphérie. Les travaux dont ils firent l'objet méritent d'être enrichis par ceux d'Axel Körner et de Simona Troilo qui ont pour leur part travaillé sur les cas de Bologne et de quelques villes de l'Italie centrale[37]. La dialectique entre centre et périphérie, entre grande et petite patrie fut au cœur de la dynamique de célébration du Risorgimento, élaborée en termes d'intégration/compétition. Vécue pendant longtemps comme voie préférentielle de construction identitaire, l'insistance sur les gloires civiques locales (anciennes et récentes)[38] a pu agir comme contrepoids – parfois même comme barrière – face à une vulgate patriotique tendant à homogénéiser l'ensemble du territoire[39]. Les politiques mémorielles furent profondément conditionnées par la « géographie » du patriotisme et des réseaux d'intérêts à la base de la vie municipale. Un univers composite était mobilisé, formé par des notables, des érudits, des institutions culturelles (sociétés d'histoire de la patrie, etc.) et des réseaux associatifs.

La focalisation de l'analyse au niveau local et régional est nécessaire pour comprendre comment les diverses cultures politiques et le monde des associations sont entrés en concurrence pour la légitimation du pouvoir, le processus de nationalisation, les modèles d'autoreprésentation et d'usage public de la

zioni di simboli, dallo Stato liberale al fascismo », *in* Tarozzi et Vecchio [dir.], *Gli italiani e il Tricolore… op. cit.*, p. 201-262.

35. Guido Formigoni, *L'Italia dei cattolici. Fede e nazione dal Risorgimento alla Repubblica*, Bologna, Il Mulino, 1998 ; Francesco Traniello, *Religione cattolica e stato nazionale. Dal Risorgimento al secondo dopoguerra*, Bologna, Il Mulino, 2007.

36. Ilaria Porciani, « Identità locale – identità nazionale: la costruzione di una doppia appartenenza », *in* Oliver Janz, Pierangelo Schiera, Hannes Siegrist [dir.], *Centralismo e federalismo tra Otto e Novecento, Italia e Germania a confronto*, Bologna, Il Mulino, 1998, p. 141-182 ; Carlotta Sorba, « Identità locali », *Contemporanea*, n° 1, 1998, p. 157-180.

37. Axel Körner, *Politics of Culture in Liberal Italy. From Unification to Fascism*, New York/London, Routledge, 2009 ; Simona Troilo, *La patria e la memoria. Tutela e patrimonio culturale nell'Italia unita*, Milano, Electa, 2005.

38. Erminia Irace, *Itale glorie*, Bologna, Il Mulino, 2003.

39. Pour quelques exemples, *cf.* Eva Cecchinato, *La rivoluzione restaurata. Il 1848-1849 a Venezia tra memoria e oblio*, Padova, Il Poligrafo, 2003 ; Claudia Burzagli, « Tra piccola e grande patria. La costruzione della memoria di Curtatone e Montanara in Toscana (1849-1876) », *Rassegna storica toscana*, n° 2, 2006, p. 267-299 ; Matteo Morandi, *Garibaldi, Virgilio e il violino. La costruzione dell'identità locale a Cremona e Mantova dall'Unità al primo Novecento*, Milano, Angeli, 2009 ; Massimo Baioni, *Rituali in provincia. Commemorazioni e feste civili a Ravenna (1861-1975)*, Ravenna, Longo, 2010.

mémoire du Risorgimento. Dans une Italie toujours traversée par de profondes fractures politiques et sociales, les célébrations du cinquantième anniversaire de l'unité, en 1911, furent significativement réparties entre les trois capitales successives du royaume (Turin, Florence, Rome) et les expositions consacrées aux traditions et aux cultures régionales eurent à cette occasion une grande visibilité[40].

Le déficit de travaux historiques portant sur l'Italie du Sud rend pour l'instant impossible l'établissement d'une synthèse nationale sur la pédagogie patriotique et la mémoire du Risorgimento. En effet, les études consacrées à la sociabilité nobiliaire et bourgeoise méridionale n'abordent pas la question des rites, des célébrations et autres manifestations du culte du Risorgimento[41].

Le déplacement de la recherche à l'échelle locale apparaît comme le moyen le plus adapté pour mettre en lumière les protagonistes du discours patriotique et reconstruire les mécanismes d'organisation des manifestations et les niveaux de circulation à l'intérieur de la société. Des indications utiles peuvent être tirées des études sur le tissu multiforme des sociétés d'anciens combattants et de vétérans des guerres pour l'indépendance. L'associationnisme patriotique, à commencer par l'associationnisme garibaldien[42], joua en effet un rôle d'entraînement : ses objectifs de solidarité et de secours mutuel s'ajoutèrent aux instances d'éducation laïque et de participation aux rituels de la nation[43]. Les relations entre pédagogie patriotique et franc-maçonnerie sont également à prendre en considération[44]. Dans les milieux politiques et les réseaux d'associations locaux, l'affiliation à la maçonnerie apparaît au cœur de nombre d'initiatives utilisant l'héritage du Risorgimento à des fins d'éducation politique.

Dans les milieux libéraux, modérés et démocratiques, de nombreux acteurs ont été très actifs sur le terrain de la célébration du Risorgimento, en particulier lors des commémorations du 20 septembre ou de la mort de Mazzini et de Garibaldi. De Paolo Boselli à Luigi Rava, de Tommaso Villa à Ernesto Nathan et à Ettore Ferrari, tous ont été aux prises avec un engagement qui s'est exprimé sur des lignes directrices différentes mais complémentaires[45].

40. *Cf.* Catherine Brice, « Il 1911 in Italia. Convergenza di poteri, frazionamento di rappresentazioni », *Memoria e Ricerca*, n° 34, mai-août 2010, p. 47-62.

41. Claudio Mancuso, « Miti del Risorgimento a Palermo. Spazi urbani e simbologie patriottiche (1861-1911) », *Mediterranea*, n° 11, dicembre 2007, p. 545-576.

42. Eva Cecchinato, *Camicie rosse. I garibaldini dall'Unità alla Grande Guerra*, Roma-Bari, Laterza, 2007.

43. *Con la guerra nella memoria: Reduci, superstiti, veterani nell'Italia liberale*, numéro spécial du *Bollettino del Museo del Risorgimento* de Bologna, 1994. Sur les societés de tir *cf.* Gilles Pécout, « Les societés de tir dans l'Italie unifiée de la seconde moitié du XIX^e^ siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 102, n° 2, 1990, p. 533-676.

44. Fulvio Conti, *Massoneria e religioni civili. Cultura laica e liturgie politiche fra XVIII e XX secolo*, Bologna, Il Mulino, 2008.

45. Anna Maria Isastia [dir.], *Il progetto liberal democratico di Ettore Ferrari. Un percorso tra politica e arte*, Milano, Angeli, 1997 ; Silvano Montaldo, *Patria e affari. Tommaso Villa e la costruzione del consenso tra Unità e Grande Guerra*, Torino, Comitato di Torino dell'Istituto per la Storia del Risorgimento Italiano, 1999.

Réception

Les nombreuses recherches disponibles ont permis de reconstituer le réseau, la portée, les niveaux de conscience et l'engagement pédagogique portés par les institutions, les mouvements politiques et les associations. La question de la réception de ce projet dans la société italienne est davantage restée dans l'ombre.

Emilio Gentile a constaté que les liturgies patriotiques dans l'Italie libérale ont constitué des manifestations « de faiblesse plutôt qu'une démonstration de force ». Il les définit comme des « rites du regret », des « manifestations déchirantes de deuil d'une collectivité qui se sentait abandonnée par ses saints protecteurs dans une époque toujours plus incertaine et agitée »[46]. La thèse est suggestive, même si elle vise surtout à confirmer le saut qualitatif que le fascisme a ensuite marqué dans les formes de sacralisation politique. En outre, le regret et la nostalgie ne sont pas, en eux-mêmes, des sentiments incompatibles avec la mobilisation et la participation à des rites patriotiques[47]. Ainsi, il semble plus utile d'assumer le jugement de Gentile comme une invitation à explorer davantage la multiplicité des strates où se sont structurés les rites patriotiques dans l'Italie libérale, en les situant dans une géographie et une temporalité différenciées.

Il est assez logique que les études pionnières, dans un champ presque inexploré, aient d'abord privilégié le moment du projet et de la mise en place institutionnelle. Il est désormais nécessaire d'explorer le versant de la réception, même si la méthodologie d'une telle approche pose bien des difficultés. La confusion entre participation et adhésion doit être soigneusement évitée : « il n'est pas évident que l'on puisse faire de l'enthousiasme la conséquence d'un militantisme intérieur »[48]. Sur le plan des sources, il existe par ailleurs un déséquilibre net entre la documentation attestant l'existence d'un projet de pédagogie politique (une manifestation patriotique, un monument, un musée, etc.) et la documentation permettant d'évaluer l'impact de tels projets dans la société. Cependant, quelques pistes existent, en procédant au moins par approximation initiale.

Il convient ainsi de ne pas négliger les données quantitatives. L'affluence aux cérémonies patriotiques, de l'inauguration de monuments aux fêtes nationales et locales est enregistrée avec grande attention par la presse, surtout par les magazines à grande diffusion comme l'*Illustrazione Italiana*. Les registres d'entrée des musées du Risorgimento témoignent quant à eux d'une

46. Emilio Gentile, *Il culto del littorio. La sacralizzazione della politica nell'Italia fascista*, Roma-Bari, Laterza, 1993, p. 22.

47. Rolf Petri [dir.], *Nostalgia. Memoria e passaggi tra le sponde dell'Adriatico*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2010.

48. *Cf.* Nicolas Mariot, « Qu'est-ce qu'un « enthousiasme civique » ? Sur l'historiographie des fêtes politiques en France après 1789 », *Annales. Histoire, sciences sociales*, volume 63, n° 1, 2008, p. 120.

présence très importante de visiteurs – plus de 100 000 à Milan[49] – qu'il faudrait analyser plus finement pour saisir les motivations des acteurs.

Les archives scolaires offrent elles aussi une voie d'accès à la réception mémorielle dans la mesure où l'école fut la destinataire privilégiée de la pédagogie politique associée au mythe du Risorgimento. Les lenteurs et les retards qui limitèrent la présence du Risorgimento dans l'École, du primaire à l'université, nourrirent par exemple des récriminations continuelles dans les chroniques du début du siècle. Des récriminations furent aussi exprimées dans le milieu militaire où la méconnaissance de l'histoire de la patrie parmi les soldats fut souvent dénoncée comme un élément de faiblesse morale[50].

Le champ de la mémoire privée, au croisement de la mémoire publique, reste encore largement inexploré. Des indications précieuses sur la réception – officielle et protestataire – des mythes du Risorgimento peuvent pourtant être tirées de la diffusion de noms liés à la tradition risorgimentale, surtout démocratique[51]. Par leur langage et leurs contenus, les nécrologies de soldats tombés au combat, qui dessinent une forme spécifique de pédagogie du souvenir, sont aussi des révélateurs tout à fait significatifs[52]. Les documents autobiographiques – journaux intimes, recueils de lettres, mémoires – ouvrent de très larges perspectives. Ils sont disponibles en nombre de plus en plus important grâce à l'activité intense de quelques institutions parmi lesquelles l'*Archivio diaristico nazionale* de Pieve Santo Stefano (Arezzo) et les archives de l'écriture populaire de Trento-Rovereto et de Gênes. Nombreux sont les auteurs de journaux intimes et les mémorialistes qui, dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, décrivent l'impact d'expositions nationales, d'inaugurations de monuments, de pèlerinages dans les lieux sacrés de la patrie – du Panthéon à Caprera. L'émigration et les deux guerres mondiales ont aussi provoqué un besoin de plus en plus diffus d'écriture dans les classes populaires. Les écrits privés issus de la Grande Guerre permettent d'étudier plus en profondeur le rapport avec la mémoire du Risorgimento. Ils représentent en effet une documentation d'importance essentielle pour mesurer la sédimentation et les limites de l'opération qui pendant un demi-siècle a accompagné le difficile processus de nationalisation des Italiens[53].

*

49. Massimo Baioni, *La « religione della patria »…, op. cit.*, p. 145-147.

50. Cf. *Atti del primo congresso per la storia del Risorgimento italiano tenutosi in Milano nel novembre 1906*, Milano, Lanzani, 1907.

51. Stefano Pivato, *Il nome e la storia. Onomastica e religioni politiche nell'Italia contemporanea*, Bologna, Il Mulino, 1999.

52. Arianna Arisi Rota, « Eroi, martiri, concittadini patrioti : i necrologi come pedagogia del ricordo », *in* Arisi Rota, Ferrari, Morandi [dir.], *Patrioti si diventa… op. cit.*, p. 143-156 ; Fabrizio Dolci et Oliver Janz [dir.], *Non omnis moriar. Gli opuscoli di necrologio per i caduti italiani nella Grande guerra. Bibliografia analitica*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2003.

53. Cf. Antonio Gibelli, « Da contadini a italiani ? Grande Guerra e identità nazionale nelle testimonianze dei combattenti », *Ricerche storiche*, n° 3, 1997, p. 617-634.

Ritualité, symbolique politique et mémoire publique : sur ces thèmes, les études italiennes ont intensément dialogué au cours des vingt dernières années avec les historiographies des autres pays européens[54]. S'inspirant des travaux classiques de Mosse, Agulhon, Hobsbawm, Nora, Ozouf, et sensibles aux sollicitations venues de la sociologie ou de l'anthropologie culturelle (de Halbwachs à Geertz, d'Edelman à Turner), de nombreuses recherches ont exploré les fêtes, les rituels, les religions civiles afin de mieux saisir les transformations de la pratique politique et de ses langages[55]. Dans le cas de l'Italie libérale (1861-1922), l'analyse de la scène rituelle de la nation a constitué un pas important dans le renouvellement des études, en direction d'une histoire sociale et culturelle de la politique. Grâce à ces travaux, le tableau nous apparaît désormais plus dynamique, transformant l'image traditionnelle d'un État qui, quoiqu'élitiste, ne fut pas pour autant incapable de promouvoir une ambitieuse pédagogie nationale. Dans une réalité polycentrique comme celle de l'Italie, une comparaison approfondie semble nécessaire au niveau territorial, insistant sur le rapport local/national – dimension également présente dans des travaux novateurs sur d'autres ensembles nationaux[56]. Les études détaillées de certaines villes permettent de mettre en évidence de manière plus claire la géographie des rituels patriotiques, les conflits de mémoires, les acteurs impliqués dans les commémorations (municipalités, associations, école, armée, intellectuels etc.), et ainsi de se donner les moyens de déplacer l'attention vers la réception de la mémoire du Risorgimento, de mesurer la fonction « d'intégration » des fêtes et des rituels, le niveau de réponse de ceux qui y participèrent, « l'autonomie de volonté comme la qualité de conscience »[57].

Massimo Baioni est professeur à l'Università degli Studi de Sienne (Faculté des Lettres et de Philosophie d'Arezzo)

54. Pour une approche comparée, *cf.* Maurizio Ridolfi [dir.], *Rituali civili. Storie nazionali e memorie pubbliche nell'Europa contemporanea*, Roma, Gangemi, 2006.

55. Il suffit de rappleler ici les nombreuses pistes de recherches ouvertes, comme par exemple, Alain Corbin, Noëlle Gérôme, Danielle Tartakowsky [dir.], *Les usages politiques des fêtes aux XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994 ; Jean Davallon, Philippe Dujardin, Gérard Sabatier [dir.], *Le Geste commémoratif*, Lyon, Ceriep, 1994 ; John R. Gillis (ed.), *Commemorations. The Politics of National Identity*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

56. Par exemple, Alon Confino, *The Nation as a Local Metaphor. Württemberg, Imperial Germany and National Memory 1871-1918*, Chapel Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1997 ; Olivier Ihl, *La fête républicaine*, Paris, Gallimard, 1996.

57. Nicolas Mariot, « Qu'est-ce qu'un « enthousiasme civique » ?… », *loc. cit.*, p. 123.